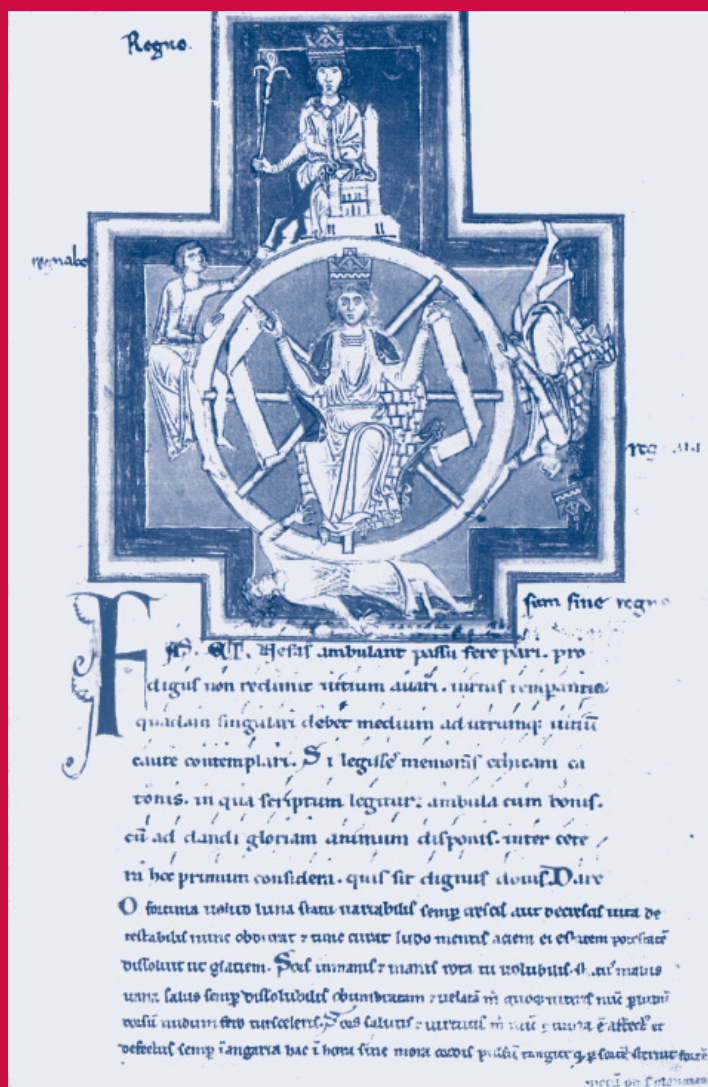


LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOGIE

2/2013

Tome CXIX



BIBLIOGRAPHIE

Empereurs, rois et conquérants antiques au Moyen Âge. Retour sur quelques publications récentes

Ces dernières années de nombreux ouvrages sur des personnages illustres de l'Antiquité – empereurs romains, rois grecs et orientaux, héros mythologiques – relus au prisme des valeurs propres aux sociétés médiévales ont vu le jour. Il nous a donc semblé nécessaire de traiter ensemble quelques-uns de ces titres, reçus à la rédaction de la revue, afin de dégager quelques tendances générales sur ce qu'il convient véritablement d'appeler un courant historiographique pleinement interdisciplinaire puisqu'y participent, en effet, historiens, historiens de l'art, philologues et codicologues, un courant qui par ailleurs jouit d'une assez bonne presse¹.

Le premier volume que nous voulons présenter s'intitule *Figures du tyran antique au Moyen Âge et à la Renaissance*. Dirigé par D. Bjaï et S. Menegaldo², il s'agit des actes d'un colloque tenu à Orléans les 26 et 27 août 2007. D'un point de vue méthodologique, l'ouvrage se caractérise par une approche philologique, très marquée, ainsi que par un intérêt pour les questions d'histoire et de pensée politiques. En effet, ici, le personnage antique est analysé dans la mesure où il a permis aux hommes du Moyen Âge de discuter la notion de tyrannie. Plusieurs figures emblématiques de l'Antiquité sont en effet très tôt associées à ce régime politique, la plus célèbre d'entre elle étant

AUTEUR: Jonathan DUMONT, F.R.S.–FNRS – Université de Liège, « Transitions ». Département de recherches sur le Moyen Âge tardif & la première Modernité, jonathan.dumont@ulg.ac.be. Dans les collectifs chroniqués ici, nous ne nous sommes bien entendu intéressé qu'aux articles concernant le Moyen Âge.

1. À ce titre, Brepols a même créé une collection – *Alexander Redivivus* – pour accueillir des études portant sur la réception de l'histoire et de la légende d'Alexandre le Grand au Moyen Âge (trois volumes parus à ce jour, un autre en préparation).

2. *Figures du tyran antique au Moyen Âge et à la Renaissance. Caligula, Néron et les autres*, éd. Denis BJAÏ, Silvère MENEGALDO, Paris, Klincksieck, 2009; 1 vol. in-8°, 258 p. (*Circare*, 13). ISBN: 978-2-252-03714-0. Prix: € 29,00.

certainement celle de l'empereur romain Néron. Ces figures en viennent, au fil du temps, à devenir des *exempla* quasi incontournables pour ceux qui entendent parler de tyrannie. Particularités de la période médiévale, le tyran et le régime qu'il incarne sont à la fois associés à un régime politique, on l'a dit, et à une perversion morale, le tyran pouvant dès lors être annonciateur de l'Antéchrist et du Jugement dernier.

D. Bertrand (p. 15–32) propose tout d'abord un article de fond qui dépeint, entre IX^e et XV^e siècles, l'évolution du terme « tyran » entre les deux pôles, politique et moral, que nous avons évoqués ci-dessus. D'après l'auteur, il faudra attendre Nicole Oresme et sa traduction des *Politiques* d'Aristote pour qu'une séparation claire entre sens politique et sens moral soit introduite. C'est ce qu'étudie M. Lejbowicz (p. 109–156) à la fois dans les gloses laissées par Oresme et sur les miniatures qui illustrent les moments clés de sa traduction. On retiendra surtout une très intéressante analyse de deux miniatures du ms. BRUXELLES, Bibliothèque royale de Belgique, 11201–11202, l'une représentant *Monarchie* – archétype du régime sain –, l'autre *Tyrannie* – le régime corrompu. L'œuvre d'Oresme se veut ainsi éminemment didactique car elle permet à son public aristocratique de percevoir rapidement le sens à accorder à la tyrannie et, plus généralement, aux *Politiques* d'Aristote. La lecture morale, par contre, caractérise entièrement le discours sur la tyrannie dans l'œuvre de Christine de Pizan ainsi que le démontre A. Slerca (p. 173–187). Dans sa *Cité des dames*, Christine met en parallèle le vice de tyrans antiques (Néron, Galba, Vitellius, Mithridate du Pont) et la vertu de femmes de leur entourage (Agrippine, épouse de Germanicus, Pauline, épouse de Sénèque, deux victimes de Néron, etc.). Parmi tous ces tyrans, Néron apparaît justement comme un prototype selon S.M. (p. 33–55). L'auteur isole les principaux vecteurs de la légende noire néronienne à l'époque médiévale et, surtout, l'une de ses versions, tout à fait originale, *Les faiz Neron le cruel homme*, dans laquelle Néron n'est ni plus ni moins qu'un démon fait homme. L'étude de l'image médiévale de l'empereur-tyran dans la littérature en langue vernaculaire se poursuit chez E.J. Richards (p. 71–88), lequel présente un Néron positif, représentant d'un pouvoir royal fort, chez Jean de Meun, et un Néron négatif, ennemi de la liberté, chez William Weathley. M. Cavagna (p. 209–232), pour sa part, présente, par le biais de mystères du XV^e siècle, un Néron tantôt grand politique dont les crimes sont dictés par la raison d'État, tantôt tyran persécuteur et colérique, mais également pieux et attentionné à l'égard de sa famille.

On le constate donc d'emblée au terme de cette recension rapide : la figure du tyran antique est éminemment plastique. Elle s'adapte aux objectifs politiques, littéraires et philosophiques poursuivis par les différents auteurs des pièces abordées. Mais au-delà de cette idée générale, l'ouvrage de D.B. et S.M. s'avère être un excellent exemple de travail historique et philologique sur des relectures de personnages antiques au Moyen Âge.

* * *

Le deuxième ouvrage qui nous intéresse, *Costantino il Grande tra Medioevo ed Età Moderna*³, constitue les actes d'un autre colloque, tenu, celui-ci, à Trente en 2004 et

3. *Costantino il Grande tra Medioevo ed Età Moderna*, éd. Giorgio BONAMENTE, Giorgio CRACCO, Klaus ROSEN, Bologne, Il Mulino, 2008 ; 1 vol. in-8°, 405 p. (*Quaderni dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, 75). ISBN : 978-88-15-12499-9. Prix : € 28,00.

entièrement dédié, comme son titre l'indique, à l'empereur romain Constantin, au Moyen Âge. Ici, à nouveau, c'est l'histoire politique qui domine, Constantin étant en effet utilisé à l'époque médiévale pour évoquer les relations entre l'Empire, la papauté et les États monarchiques naissants. Il se transforme ainsi en une figure a-historique, utilisée dans des débats de nature très diverse, tout comme le sont les tyrans de l'Antiquité.

Quatre parties découpent l'ouvrage : 1. *L'Eredità tardo-medievale* ; 2. *Il dibattito politico-giuridico del Quattro-cinquecento* ; 3. *Interpretazioni* ; 4. *Rappresentazioni*. M. Becher (p. 15–50) entame la première par une étude du couronnement impérial de Louis le Pieux, à Reims, en 816, par le pape Étienne IV, cérémonie au cours de laquelle le pontife fait explicitement référence à Constantin afin d'enseigner à l'empereur franc comment bien se comporter vis-à-vis de l'Église, tel un nouveau Constantin. Les successeurs d'Étienne continueront à utiliser de la sorte la figure de l'empereur romain, et ce afin d'obtenir, entre autres, des concessions territoriales importantes en Italie. En effet, dès qu'il est question de Constantin et des rapports entre l'Église et l'Empire, personne, au Moyen Âge comme aujourd'hui, ne peut s'empêcher de penser à la *Donation de Constantin*. J. Miethke (p. 51–79) étudie, dans ce sens, la propagande pontificale du xiv^e siècle, époque au cours de laquelle le Saint-Siège se trouve dans une position délicate en Italie et où d'autres forces, à l'instar de celles de Cola di Rienzo et de ses partisans étudiés par V. Aiello (p. 81–120), usent elles aussi de l'image constantinienne pour lutter contre l'Église. Cette méthode est également employée par Marsile de Padoue, dans son *Defensor Pacis*, en particulier. G. Piaia (p. 121–130) y décèle à quel point Constantin incarne à la fois l'archétype du parfait prince chrétien et celui qui, par sa *Donation*, a détourné l'Église de sa mission première en lui conférant une puissance politique et économique auquel elle n'aurait jamais dû accéder. L'empereur antique et sa *Donation* deviennent donc, chez Marsile, des figures de proue de la lutte entre l'Empire et la papauté. L'Église, pour sa part, présente les choses sous un angle tout à fait différent : la *Donation* est sans cesse utilisée pour justifier le renforcement de l'État pontifical, et ce jusqu'au xv^e siècle et au-delà – en dépit même des critiques des humanistes à son encontre, tel Lorenzo Valla dans son célèbre *De falso credita et ementita Constantini donatione* – ainsi que l'atteste R. Fubini (p. 133–158). De même, dans les *Dialogues* d'Eneas Silvius Piccolomini, futur pape Pie II, étudiés par B. Baldi (p. 159–180), la *Donation* sert de point départ à une réflexion sur la puissance pontificale, le nécessaire renforcement des monarchies, en ce compris la papauté, et l'union des princes chrétiens. Au centre d'une véritable réflexion sur l'État et sur la nature du bon gouvernement, Constantin sert même parfois de caution morale à des entreprises politiques très éloignées de son Italie d'origine, comme en Russie, aux xv^e–xvi^e siècles, moment où les souverains de Moscovie commencent à porter le titre de « Tsar » (César), ainsi que l'explique M. Pliukhanova (p. 209–232). Enfin, les rapports Église / Empire, que Constantin incarne, se manifestent dans l'art et l'architecture, telles les fresques du xiii^e siècle de la chapelle Saint-Silvestre dans l'église des Quatre-Saints-Couronnés à Rome, chères à A. Marcone (p. 295–318), la résidence constantinienne de Trèves, présentée par L. Clemens (p. 387–405), laquelle a alimenté la mémoire médiévale de l'empereur dans la cité, ainsi que bon nombre d'œuvres romaines dont R. Quednau (p. 319–386) livre le catalogue.

Tout en partageant certaines des caractéristiques avec le premier volume examiné ici (importance accordée à l'histoire et à la pensée politique, recours quasi systéma-

tique à la méthode philologique), *Costantino il Grande tra Medioevo ed Età Moderna* propose une autre approche de la mémoire médiévale des personnages de l'Antiquité : celle propre à l'histoire de l'art et à l'archéologie⁴, perspective qui se retrouve, d'ailleurs, au cœur de l'ouvrage suivant.

* * *

Alliant codicologie, histoire de la littérature et histoire de l'art, le livre de C. Blondeau, *Un conquérant pour quatre ducs. Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne*⁵, issu d'une thèse de doctorat en Histoire de l'Art soutenue à l'Université de Paris X – Nanterre en 2003, démontre comment, via la figure d'Alexandre de Macédoine, les ducs de Bourgogne de la maison de Valois, depuis Philippe le Hardi jusque Charles le Téméraire, ont mis en scène leur propre pouvoir.

La première partie est consacrée à un inventaire de la matière alexandrine dans les collections de Bourgogne, tant sur les plans littéraires qu'iconographiques. Tout de suite, on constate que ce sont essentiellement des œuvres plus anciennes, adaptées en français pour les ducs, qui sont les plus nombreuses, à côté de quelques textes clés originaux et archi-célèbres : *Les Faicts et conquestes d'Alexandre* de Jean Wauquelin, *Le Debat d'honneur entre trois chevalereux princes* de Jean Miélot, *Les Faicts et Gestes d'Alexandre* de Vasque de Lucène. Le règne de Philippe le Bon apparaît d'emblée comme la période phare de cette production bourguignonne, son fils, Charles, amplifiant le phénomène initié par son père. Il est ensuite question du corpus iconographique étudié : les images d'Alexandre issues d'une lecture de cette littérature bourguignonne, qu'il s'agisse de miniatures ou de tapisseries. La deuxième partie est tout entière consacrée à l'iconographie. L'auteur identifie, tout d'abord, les artistes de son corpus et s'intéresse longuement à la personne de Loyset Liédet, véritable « entrepreneur », selon elle, du manuscrit PARIS, Bibliothèque nationale de France (= BnF), 1695, de Vasque de Lucène. Ensuite, elle aborde les rapports complexes entre le texte et l'image, tel le dilemme entre fidélité au récit et fidélité au texte lors de l'élaboration du programme iconographique, le caractère structurant conféré par les miniatures à l'ensemble du manuscrit ou encore la manière dont l'image renforce une interprétation particulière du texte comme dans le cas des miniatures du ms. Jean Wauquelin de la BnF⁶, où ce sont les épisodes guerriers et « chevaleresques » de la vie d'Alexandre qui sont privilégiés⁷. Sont alors décryptées les techniques de composition des miniatures comme la scène de présentation du manuscrit par l'auteur à son commanditaire, ici, le duc de Bourgogne. Ces peintures constituent, en effet, des lieux privilégiés où la matière alexandrine est mise au service de la cause de Bourgogne. Par le biais d'Alexandre, ce sont en effet les revendications souveraines des ducs qui s'expriment, de même que leur désir d'être les fers de lance d'une future croi-

4. Dans le premier volume, seul le texte de M. Lejbowicz donnait sa pleine mesure à l'analyse de l'iconographie des manuscrits étudiés.

5. Chrystèle BLONDEAU, *Un conquérant pour quatre ducs. Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne*, Paris, CTHS-INHA, 2009 ; 1 vol. in-8°, 382 p. (*Les Essais de l'INHA*). ISBN : 978-2-7355-0680-4. Prix : € 45,00.

6. PARIS, BnF, ms. fr. 9342.

7. Au contraire du texte de Vasque de Lucène (PARIS, BnF, ms. fr. 22547), dans lequel l'auteur se livre à une condamnation morale d'Alexandre, ce dont les miniatures rendent également compte.

sade en Orient. La troisième partie révèle d'ailleurs pleinement cette appropriation de la figure d'Alexandre par la propagande bourguignonne. Un premier chapitre démontre l'importance de la culture antique, surtout grecque, dans la librairie de Bourgogne. L'auteur y décrit les spécificités des règnes de chaque duc en la matière et avance que les nombreuses adaptations d'œuvres antiques en français ne sont pas le reflet d'une culture humaniste, mais plutôt d'une attirance pour l'Antiquité qui ne fera que s'accroître sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire pour se transformer en une sorte de pré-humanisme⁸. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage retracent alors l'utilisation d'Alexandre sous les règnes de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Pour le règne de Philippe, c'est le texte de Jean Wauquelin qui retient tout particulièrement l'attention de l'auteur. Le Macédonien y devient un modèle de bon gouvernement, de chevalier parfait, voire de croisé, un être élu de Dieu et en quête de sagesse. La légitimité d'Alexandre au trône de son père est également mise en avant – un problème qui intéressait beaucoup les ducs de Bourgogne –, alors qu'il est présenté comme un ancêtre des ducs eux-mêmes. Sous Charles le Téméraire, l'œuvre de Vasque de Lucène retient véritablement l'attention de l'auteur. Elle y retrouve une vision d'Alexandre plus négative: l'idéal chevaleresque est absent et l'on y décèle une critique des guerres longues et excessives du conquérant, de son despotisme et de sa quête de vaine gloire, des allusions, à peine voilées, à la politique réformatrice et agressive du duc Charles.

Ainsi, dans ce volume, l'histoire d'Alexandre apparaît comme un miroir dans lequel les ducs de Bourgogne sont invités à se mirer pour prendre exemple, comprendre leurs erreurs et les corriger, en somme, afin d'appliquer des principes de bon gouvernement dans leurs États. C. Blondeau livre ici un ouvrage majeur dans la mesure où il dépasse ce à quoi l'on pourrait s'attendre de prime abord – une étude codicologique et artistique – pour aborder des problèmes centraux pour l'histoire bourguignonne en général: l'éducation princière, le pré-humanisme et l'histoire de la pensée politique.

* * *

Lui aussi consacré à Alexandre, le dernier titre que nous chroniquons ici, *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*⁹, sous la direction de C. Gaullier-Bougassas, joue lui du côté de l'histoire comparée de la littérature. Sa directrice entend en effet poser les bases d'une recherche interdisciplinaire sur tous les textes littéraires du Moyen Âge – romans, chansons, chroniques et annales – qui mettent en scène

8. En effet, tous ces textes ne célèbrent pas l'Antiquité pour elle-même, mais uniquement dans la mesure où cette dernière peut être adaptée à la culture bourguignonne et aux besoins politiques des ducs. C. Blondeau note néanmoins des points communs entre certains auteurs/translateurs bourguignons et des humanistes italiens: l'« humanisme » quasi philologique d'un Vasque de Lucène, le souci de diffuser des textes peu connus au Nord des Alpes (la *Cyropédie* de Xénophon, par exemple) ou encore l'amour du beau style. Elle note, en fait, une évolution intéressante, depuis le règne de Philippe le Bon jusqu'à celui de Charles le Téméraire, en ce sens que durant cette période les traductions s'affinent grâce à des translateurs de plus en plus compétents. Elle insiste, enfin, sur le rôle du cénacle d'auteurs italiens et portugais entourant Isabelle de Portugal.

9. *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*, éd. Catherine GAULLIER-BOUGASSAS, Turnhout, Brepols, 2011; 1 vol. in-8°, 375 p. (*Alexander Redivivus*, 1). ISBN: 978-2-503-54089-6. Prix: € 65,00.

Alexandre. Tout comme C. Blondeau¹⁰, elle insiste sur le caractère performatif de la figure d'Alexandre. À la fois héros civilisateur et destructeur, celui-ci doit « enseigner » aux princes les principes du bon gouvernement (p. 5–34).

La première partie du volume, *Mythistoria et historia: l'héritage médiéval du Pseudo-Callisthène* – la source médiévale la plus populaire sur Alexandre –, débute par deux contributions de J.P. Callu: la première, écrite seul (p. 37–47), porte sur la principale source sur Alexandre connue en Europe avant la redécouverte en Occident de l'*Historia preliis* du Pseudo-Callisthène, d'une part; la seconde, en collaboration avec M. Festy (p. 49–64), évoque cette redécouverte grâce à un manuscrit ramené de Byzance par Léon de Naples au milieu du x^e siècle, d'autre part. M. Campopiano (p. 65–83) présente ensuite plusieurs adaptations en langue italienne de l'*Historia de preliis* entre le xiii^e et le xv^e siècle, tandis que A. Topchyan (p. 85–101) fait de même pour des œuvres arméniennes médiévales. La seconde partie, *Réécritures historiographiques: condensation, compilation, moralisation* – les relectures d'Alexandre dans l'historiographie médiévale, en somme – propose un article de F. Doufkar-Aerts (p. 105–114) sur l'influence des lectures arabes d'Alexandre en Occident; deux contributions sur la place du macédonien dans l'historiographie espagnole, l'une de S. Aubert (p. 115–154) à propos d'une chronique universelle écrite à Burgos au début du xiv^e siècle, l'autre de R. Beltrán (p. 155–172) sur le *Libro de Alexandre* de Gonzalo de Berceo (xiii^e siècle) et sa fortune, en Espagne, jusqu'au xv^e siècle. Deux autres textes examinent le personnage dans l'historiographie française: celui de G. Pastore (p. 173–194) traite de la première traduction française de Valère Maxime par Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse (dernier quart du xiv^e siècle); celui d'A. Salamon est consacré, pour le xv^e siècle, aux compilations des neufs preux au sein desquelles Alexandre tient une place importante¹¹. La troisième partie, *Les exemplarités d'Alexandre* – en d'autres termes, le rôle performatif confié à ce personnage –, s'ouvre sur un article de M. Otter (p. 217–232) consacré à la réception d'Alexandre dans des recueils d'*exempla* anglais. Elle se poursuit avec la contribution de C. Gaullier-Bougassas (p. 233–269) portant sur diverses compilations, françaises cette fois-ci: l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, la *Chronique* dite de Baudouin d'Avesnes, le *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais et la *Bouquechardière* de Jean de Courcy; un panorama que complète H. Bellon-Méguelle (p. 329–348) avec son étude sur les *Faictz et Gestes d'Alexandre le Grant* de Vasque de Lucène. Retour en Espagne, ensuite, avec le texte de H. de Carlos (p. 271–281) qui propose une analyse de la *Grande e general estoria* d'Alphonse X de Castille, et celui de S. López Martínez-Morás (p. 311–327) concernant les œuvres de deux historiens du xv^e siècle, Fernàn de Guzmàn et Diego Rodríguez de Almela. G. Jostkleigrew (p. 283–309) complète cette dernière partie par une étude d'Alexandre dans l'historiographie allemande médiévale.

Cet ouvrage comparatif aborde ainsi des traditions liées à Alexandre à travers toute l'Europe occidentale et l'espace méditerranéen, permettant, de ce fait, de restituer toute l'ampleur de cette figure dans la littérature du Moyen Âge. Cependant, on se demande parfois s'il n'est pas dommageable à l'équilibre de l'ensemble d'avoir présenté des textes parfois franchement étrangers à ce qui se fait en Europe (les contributions portant sur les œuvres arabes et arméniennes). Il aurait peut-être mieux valu

10. Nous nous étonnons tout de même que celle-ci n'ait pas participé à ce collectif.

11. Il est en effet l'un des trois preux païens aux côtés d'Hector de Troie et de Jules César.

soit de consacrer à l'Orient une partie propre, soit ôter ces deux textes du volume. Par ailleurs, nous avons parfois quelques difficultés à cerner ce qui différencie la deuxième partie de la troisième tant les textes qui les composent se ressemblent. En effet, lorsque l'on évoque l'historiographie médiévale d'Alexandre (partie 2), presque immédiatement survient la question de la performativité (partie 3).

* * *

Les quatre volumes que nous venons de présenter brièvement ici adoptent des approches très différentes les unes des autres : histoire du politique et histoire intellectuelle, mêlées d'un recours abondant à la méthode philologique, pour les deux premiers ; histoire de l'art et de la littérature – avec un retour, il est vrai, à l'histoire et à la pensée politiques dans les deux derniers chapitres – et le recours à une méthodologie interdisciplinaire pour le troisième ; histoire des traditions littéraires par le biais d'une approche comparée pour le dernier. Néanmoins, il serait faux de dire que rien ne rapproche ces titres. Tous insistent, en effet, sur l'extrême plasticité de ces personnages antiques relus par la période médiévale. Ce qui importe pour les hommes du Moyen Âge, ce n'est pas le personnage historique de Néron, d'Alexandre ou de Caligula, mais plutôt certaines parties de leur histoire et, surtout, la manière dont celles-ci sont adaptées à des contextes culturels variés, et ce afin de répondre à des besoins très différents. Ensuite, au Moyen Âge, héros, empereurs et conquérants antiques deviennent tous, d'une manière ou d'une autre, des *exempla*. En ce sens, les quatre ouvrages recensés ici se sont attachés à démontrer le caractère performatif des personnages antiques qu'ils évoquaient : ils sont des modèles ou des repoussoirs pour les empereurs, les rois et les princes ; des figures à imiter ou à fuir sur le chemin de l'édification morale et du bon gouvernement.

F.R.S-FNRS

Jonathan DUMONT

Université de Liège – « Transitions ». Département de recherches
sur le Moyen Âge tardif & la première Modernité)